

Les lances du crépuscule
Relations jivaros. Haute-Amazone – Philippe Descola
(Collection Terre Humaine - 1993)

Lucien Clercq

Cet ouvrage dont l'écriture débute à la fin du mois d'octobre 1976 et qui fut rédigé tout au long d'une décennie, relate la découverte et la résistance d'une branche des Jivaros que l'on nomme Achuar, les gens du palmier d'eau. Vivants dans la jungle de Haute-Amazone, plus précisément entre l'Equateur et le Pérou, ils furent longtemps protégés des contacts avec la civilisation occidentale en raison de leur terrifiante réputation de réducteurs de têtes.

La guerre revêt une place toute particulière dans leur société et s'avère être bien plus qu'une condition de leur indépendance : elle structure la société en renforçant la solidarité, confère du prestige aux guerriers les plus valeureux, et permet entre autre le renouvellement rituel des âmes. L'auteur s'attache tout au long du récit à retracer la naissance d'une profonde amitié qui va le lier à ce peuple, et dresse les grandes étapes d'un parcours initiatique à travers les mythes, les chants magiques, l'omniprésence des rêves où l'acte vient puiser son sens, et les secrets chamaniques. Il restera trois années en leur compagnie.

I/. Présentation de l'auteur

Philippe Descola est né en 1949 à Paris. Il a suivi les cours de philosophie de l'Ecole Normale supérieure de Saint-Cloud, puis s'est rapidement orienté vers l'ethnologie comme il le confie avec beaucoup d'humour dans le prologue des lances du crépuscule : « Mon intérêt pour l'ethnologie me valut ainsi une réputation de futilité sympathique, sanctionnée par le sobriquet anodin de l'emplumé. (...) Plutôt que de dissenter sur les conditions de production de la vérité, j'allais m'enfoncer dans les ténèbres de l'empirisme et m'efforcer de rendre raison des faits de société » (p-35). Ses premiers contacts avec l'anthropologie se feront grâce à Maurice Godelier, actuellement professeur à l'école des hautes études en sciences sociales, et il s'intéressera en premier lieu à l'analyse de l'articulation entre économie et société chez les institutions de certains peuples archaïques.

(Photo : Jérôme da Cunha)



Il s'oriente donc vers l'anthropologie américaniste sous la tutelle de Claude Lévi-Strauss, qui accepte de diriger sa thèse. Particulièrement attentif à la mythologie Jivaro, et compte tenu du fait que les Achuar étaient en sursis temporaire d'assimilation, c'est ce dernier qui l'encouragera dans cette voie. Choisisant d'emblée de traiter son sujet sous l'angle de la monographie, et désirant avant tout s'immerger dans une société exotique en faisant œuvre de pionnier, il passera près de trois années chez les Jivaros de l'Amazonie équatorienne, après un premier voyage chez les Tzeltal du Mexique.

Ses recherches de terrain ont donné naissance à de nombreux articles publiés dans des revues d'ethnologie spécialisées, et il se consacre désormais à l'analyse des rapports entre l'homme et la nature dans les sociétés prémodernes.

Il a enseigné sa matière pendant plusieurs années à l'étranger, notamment en Amérique latine et à la faculté de Cambridge.

Il est actuellement professeur au Collège de France et directeur d'études à l' Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, dont il dirige le laboratoire d' anthropologie sociale. Ses autres principaux ouvrages sont *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines (2005), *Diversité des natures, diversité des cultures*, Paris, Bayard, collection « Les petites conférences », (2010) et *La Fabrique des images. Visions du monde et formes de la représentation*, Paris, Somogy & musée du quai Branly, (2010).

II/Résumé de l'œuvre

Dès l'obtention de son viatique attribué par le centre national de la recherche scientifique, Philippe Descola part pour Puyo, en compagnie de sa femme Anne-Christine. (Elle restera toutefois un peu moins longtemps que lui dans la région Jivaro.) Située près de la cordillère orientale, cette bourgade amazonienne sera le point de départ de leurs aventures. Après quelques tâtonnements, ils finissent par trouver une piste qui les mènera à Montalvo, village du fleuve Bobonoza, sur la piste des Achuar du Capahuari. En effet, l'auteur se heurtera plusieurs fois à l'ignorance des populations locales quant à l'existence de ces mystérieux indiens Achuar. C'est en partie grâce à des militaires du coin, particulièrement au fait des exploits de la légion étrangère française, que deux guides Quichua le conduiront après deux jours de marche à un certain Wajari, Achuar de son état.

Quelque peu pris de court par le départ quasi instantané de ses deux guides qui préféreraient dormir en pleine forêt plutôt que de passer la nuit chez des Achuar, Descola

se retrouve aussitôt au cœur de son terrain.

Déstabilisé par cette situation déroutante, il attend calmement le retour du maître de maison, qui semble dans un premier temps l'ignorer complètement. Il ne tarde pourtant pas à faire servir une boisson incontournable de la vie quotidienne Achuar, le *nijiamanch*¹, toujours bue selon un rite très strict qu'il détaille avec délectation : on ne peut refuser une bière offerte par la maîtresse de maison sous peine de la soupçonner de l'avoir empoisonnée, il ne faut jamais la regarder dans les yeux sous peine d'être pris pour un séducteur, il ne faut jamais toucher la bière avec ses doigts, même lorsqu'un moustique s'y noie, il faut boire une bonne demie douzaine de bières avant d'émettre des résistances aux prochaines tournées, afin de satisfaire l'amour propre de l'hôtesse, pas question non plus de se laisser aller à des manifestations aérophagiques trop bruyantes, ou de se lever pour aller uriner.

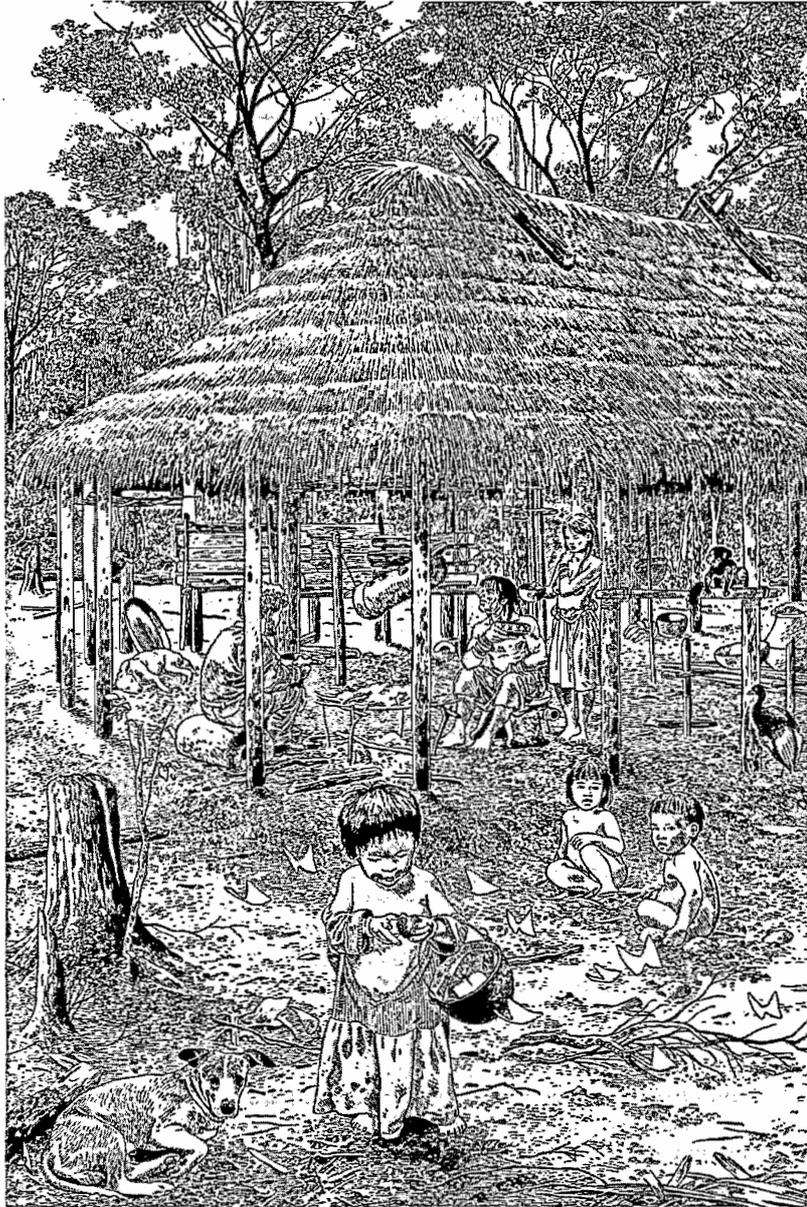
Ce premier contact éthylique nous plonge aussitôt dans un environnement extrêmement codé, entretenue par la répétition quotidienne et la minutie des mêmes gestes, dont la rigueur rappelle le bercement hypnotique d'un pendule. Ce qu'il y a de fascinant chez Descola, c'est sans doute ce talent incroyable qui amène le lecteur à la frontière de la monographie et du romanesque. L'écriture coule, à l'image du fleuve Capahuari, et garde sa fluidité malgré la précision et la rigueur ethnographique dont il fait preuve.

L'étrangeté de cet environnement forestier à la moiteur étouffante et l'inconfort des premiers contacts avec autrui sont aussitôt dépassés ; Descola semble rassuré par cet indien Achuar qui sait si bien jouer des vertus socialisantes d'un alcool toujours prompt à délier les langues. A la lecture de cet ouvrage on se sent en plein cœur d'une mise en scène théâtrale, l'écriture y est à la première personne et au présent, et nous sommes en face de réels personnages que nous ne cessons de croiser tout au long du récit. L'auteur a pris soin de changer leurs noms afin, dit-il, « *de ne pas indisposer leurs descendants si d'aventure, et avec les progrès prévisibles de la scolarisation, ces derniers venaient un jour à me lire (p-436)* ».

Dans les premiers temps de son enquête, l'anthropologue se heurte à sa méconnaissance de la langue Achuar, et enrage de ne pas comprendre précisément ce dont parle ses interlocuteurs. Nous assistons tout au long du récit à un véritable va-et-vient entre des questions qu'il se pose et les réponses qu'il trouve des mois plus tard.

Dans la tradition Achuar, le maître de maison s'assoie sur un chimpui².

Or, dans une partie de l'ouvrage qu'il intitule « Apprentissages », Descola nous confie : « *Suit une nouvelle glose. Je n'en retiens que les premiers mots, yuntana nuke, qui, après consultation fiévreuse du lexique, paraissent devoir signifier « tête de caïman ». Wajari poursuit dans l'enthousiasme un commentaire devenu pour moi parfaitement inintelligible. (...) Intérieurement, j'enrage ; c'est sans doute le mythe d'origine de son peuple que Wajari me dévide ainsi avec complaisance, et j'ai de plus*



(P.Descola et Wajari, Illustration de Philippe Munch, p-49.)

oublier d'enclencher mon magnétophone (p-54)». (Il tient ce petit lexique d'un missionnaire salésien qui l'avait écrit à des fins pastorales.)

Plus tard, il écrira : « Eurêka ! L'énigme de la tête de caïman sculptée sur le chimpui de Wajari est en partie résolue, cette énigme qui m'avait donné il y a quelques mois la cuisante mesure de mon incapacité à comprendre la signification d'un détail aussi trivial que la forme d'une poignée. En partie résolue, car s'il est maintenant clair que les tabourets et les bancs dont se servent mes compagnons sont des figurations symboliques des animaux employés comme sièges par les tsunki³ dans leurs demeures aquatiques, la raison de ce parallélisme entre les deux univers n'apparaît pas immédiatement (p-165). »

Nous sommes donc dans un mouvement chronologique permanent qui stimule la curiosité du lecteur et favorise la compréhension de cette société.

La société Achuar se structure autour de rites et de codes quotidiens. A la bière s'ajoute un autre breuvage qui se boit entre hommes dès les premières lueurs de l'aube, la wayus⁴. C'est une infusion confectionnée avec une plante appartenant à la même famille que l'herbe à maté des argentins. On la boit en compagnie des hommes de la famille ou des invités masculins. Cette plante émétique finit par porter rapidement sur l'estomac, et les individus vont vomir de concert aux alentours de la maisonnée. Charles Bukowski n'aurait pas renié une aussi belle explication du vomissement matinal, qu'il pratiquait quant à lui pour d'autres raisons :

« Les hommes ne sauraient débiter la journée sans cette énergique purgation qui redonne à l'organisme la virginité du centre vide. Par l'expulsion purificatrice des résidus physiologiques, les Achuar ont trouvé un moyen commode pour abolir le passé et renaître chaque matin au monde avec la fraîcheur de l'amnésie corporelle (p-65)».

Amnésie corporelle certes, mais amnésie généralisée surtout. En effet, les Achuar sont un peuple sans véritable mémoire historique, et ne commémorent pas le passé par des fêtes ou des célébrations. Il suffit de quelques générations pour que les ancêtres disparaissent dans l'oubli collectif. C'est aussi en cela que l'auteur engagé dans une observation participante se met au service de la population qu'il étudie. Sa présence et son étude détaillée des traditions Jivaros donne un certain relief à leur histoire et assure une pérennisation écrite à ce qui pourrait bien disparaître un jour. Il souligne également à quel point ces gens sont individualistes : *« La remarquable indifférence dont ils témoignent vis-à-vis du passé contribue à rendre étrangère aux Achuar l'idée qu'ils pourraient peut-être partager une destinée collective. Individualistes déclarés et amnésiques par vocation, ils vivent fort bien sans mémoire historique, tout souvenir des événements ayant affecté les générations précédentes soigneusement effacé dans un oubli désinvolte. Leur mythologie est muette quant à l'origine de leur tribu et peu disserte sur les commencements de l'humanité (p-249)».*

A travers cette étude détaillée de la société Achuar, Descola s'interroge également sur la réduction des têtes (tsantsa⁵) dont il ne reste plus aucune trace. Il suppose juste que ces derniers l'ont pratiquée il y a bien des générations, mais qu'ils l'ont définitivement abandonnée, usant pourtant toujours de la guerre et de la vendetta.

Il explique que cette pratique qui perdure chez leurs ennemis héréditaires, permet en fait aux Shuar de créer de nouvelles identités, dans la mesure où la tsantsa, grâce au traitement qu'elle subie, représente un visage reconnaissable. Les victimes sont des inconnus, mais la chasse aux têtes se fait toujours dans l'une des tribus Jivaros (qui sont au nombre de quatre : Achuar, Shuar, Aguarana ou Huambisa).

Dans le cas d'une vendetta qui se fait généralement par vengeance, et qui entraîne la

capture de nouvelles femmes après la mort des ennemis, comme dans la réduction des têtes que les Achuar considèrent comme une forme répugnante de cannibalisme, l'ennemi se présente en définitive comme un affiné. Il y a toujours appropriation d'une partie de l'autre.



Maquillage au roucou (plante cultivée servant à faire une teinture rouge)

La guerre est donc omniprésente. Elle est même à la base d'une grande partie des relations au sein de la communauté. L'une des plus remarquables est sans doute la relation d'amik, que Descola éprouvera lui-même en devenant celui de Wajari.

Ce principe repose sur un système exclusif et privilégié d'obligations réciproques entre les deux parties. Il s'agit d'une obligation d'assistance en cas de guerre (les ennemis de mon ami sont mes ennemis), et aussi d'un rôle de médiateur lors de conflits latents. Il s'agit également d'assurer la protection de son amik contre des ennemis potentiels. Ce statut a également un rôle économique, puisque les deux protagonistes s'insèrent dans un processus d'échange de biens.

En fait, la guerre se joue sur différents niveaux, et même dans les jardins que cultivent les femmes (dans cette société polygame, chaque femme à son jardin qu'elle cultive seule, et possède une partie clairement délimitée par une ligne imaginaire au sein du foyer, l'ekent⁶). En effet, le manioc qui pousse au cœur des jardins est supposé sucer le sang des enfants lorsqu'ils dorment, puisque ces derniers ne savent pas encore se servir des anents⁷ : « *Le jardinage présente un curieux paradoxe : d'une entreprise débonnaire et dépourvue d'aléas, les Achuar ont fait une sorte de guérilla consanguine réglée par un périlleux équilibre des saignées. La mère se nourrit de ses enfants végétaux, qui prélèvent à leur tour sur sa progéniture humaine le sang dont ils ont besoin pour leur croissance (p-112) ».*

Il s'agit donc de réciter les anents appropriés lorsque l'on travaille au jardin, et de confier à une vieille grand-mère désormais stérile, et n'étant donc pas exposée à une ponction sanguine de la part de la plante, l'arrosage d'une eau rougie par le roucou⁸. C'est un substitut du sang humain qui protégera les enfants de la maisonnée. Il en va de même pour

d'autres éléments comme le curare, qui est lui aussi doté d'une existence propre.

La magie revêt donc une importance tout à fait singulière chez les Achuar qui possèdent de nombreux chamanes.



(Soins procurés à un malade par un chamane)

La présence de ces derniers s'explique en partie grâce à la représentation du monde que ce font les Achuar. Tout, dans leurs pratiques magiques, divinatoires ou incantatoires relève d'un classement minutieux : « *Loin de refléter une vague philosophie participative, connectant indifféremment tous les étages du cosmos dans une grande indistinction originelle, objets magiques et pratiques divinatoires révèlent l'attention minutieuse portée par les Indiens à une classification des phénomènes où chaque effet requiert une cause qui lui soit propre. A l'instar du*

positivisme triomphant du siècle passé, et contrairement à la science moderne, cette physique du particulier ne tolère pas le hasard (p-163) ».

Ils se chargent de corroborer l'interprétation des rêves de leurs patients, qui symbolisent la plupart du temps une attaque maléfique dirigée sur eux par un chamane de mauvaise intention (généralement d'une tribu voisine).

Ces attaques prennent l'allure de tunchi⁹, occasionnés par des tsentsak¹⁰.

En général, le patient a rêvé d'un mauvais présage (des petits oiseaux lui picorent le flanc (p-346), et peu de temps après ce rêve prophétique, il devient réalité sous la forme de douleurs. Seul le chamane est en mesure de stopper le maléfice. Nous sommes donc face à une interprétation de la réalité basée sur les formules métaphoriques, dont découle naturellement un rapport au monde tout à fait singulier :

« Dans tous les cas, les songes paraissent pourtant contraindre la destinée en introduisant dans la vie quotidienne un déterminisme pointilleux qu'un simple démenti de la réalité pourrait suffire à mettre en doute. (...) Ces réservoirs de métaphores proposent des images oniriques manipulables selon des règles élémentaires de permutation leur permettant de recevoir une signification immédiatement pratique. En se refusant le secours d'une clé des songes où chaque symbole répertorié supporterait une traduction constante, les Achuar se sont en réalité donné un large champ de manœuvre. N'importe quel élément du rêve devient en effet signifiant pour peu qu'il puisse subir une transformation réglée : inversion entre contenant et contenu, transposition des codes naturels et culturels, homologues de forme ou de comportement, etc. (p-137-138) ».

Nous sortons des cadres de l'interprétation psychanalytique freudienne qui s'attache au sens universel des métaphores, dont la plus importante est bien sur la pulsion sexuelle qui serait commune à toute l'humanité, et qui déterminerait un registre prédéfini de productions oniriques.

Freud avait attribué la paternité de cette dernière aux peuples primitifs, s'étant par là même trompé.

Les Achuar ne rentrent pas dans cette logique. En définitive, ils s'intéressent plus à la forme que prennent les éléments dans leur mise en place qu'à un fond commun.

Ces Indiens s'intéressent aux relations entre les différents éléments du rêve et aux attributs des métaphores, attributs qui ne relèvent pas d'une connotation sexuelle.

Les Achuar basent leurs rapports au monde sur le type d'échanges qu'ils peuvent établir avec les êtres animés ou non. Ces derniers leur répondront lors de moments particuliers sous forme de rêves ou de visions : *« Parce que la catégorie des êtres de langage englobe des esprits, des plantes et des animaux, tous dotés d'un wakan¹¹, cette cosmologie ne discrimine pas entre les humains et les non-humains ; elle introduit seulement des distinctions d'ordre selon les niveaux de communication (p-409) ».*

Si les rêves sont donc soumis à l'interprétation quotidienne, d'autres visions n'apparaissent que sous l'effet de substances hallucinogènes.

Il est intéressant de voir avec quel talent Descola s'est sorti d'une mauvaise passe lorsqu'il a accepté sur l'invitation des chamanes de boire le natem¹².

Mis en garde par son ami Mukuimp de la dangerosité du produit, et de la grande inquiétude de ce dernier si Descola venait à mourir (« l'âme de son frère de France » pouvant venir jusqu'à lui se venger et le tuer), il ne renonce pas à l'expérience. On l'invite à chanter sous l'effet du narcotique : « *C'est sans inhibition aucune et avec une gravité hilare que j'enfile quelques couplets de Brel et deux ou trois blues revenus à ma mémoire. Des commentaires saluent ma performance où l'on a reconnu des chants de natem indubitables (p-232)* ».



(Jeune garçon essayant sa nouvelle sarbacane à Capahuari)

Il suffit de quelques jours pour qu'une rumeur circule : Yakum (« le singe-hurlleur », appellation attribuée par les Achuar à Descola compte tenu de sa barbe rousse) serait un chamane redoutable. Ses chansons ont été considérées comme des anents très puissants. Aussitôt les Indiens veulent le consulter. Descola ne peut alors que s'éclipser pendant quelques temps pour dissiper le malentendu (qui perdurera toutefois jusqu'à la fin du récit).

Nous sommes donc confrontés aux limites de l'observation ethnologique qui peut

entraîner de singulières complications.

Le récit s'achève dans la tourmente, alors qu'une fraction Achuar prépare une expédition punitive, autrement appelée anemat, rituel de départ en guerre. Une question inévitable se pose : doit-il pousser sa méthode d'investigation jusqu'au bout puisqu'il est l'amik de Wajari, lui même impliquée dans cette guerre, et assumer jusqu'au bout ses responsabilités ?

III/ . Commentaires

La lecture de ces lances du crépuscule est un véritable plaisir littéraire et ethnologique. **L**Nous sommes plongés dans un balancement entre deux pôles : d'un côté une rigueur anthropologique remarquable où le souci du détail est omniprésent, et d'un autre une réelle qualité romanesque qui tient le lecteur en haleine du début à la fin.

La vie semble prendre un relief tout à fait nouveau au cœur de la forêt, compte tenu de la répétition des mêmes gestes dans cet environnement finalement assez clos : « *Dans cette univers social exigü et sans profondeur, l'événement le plus insignifiant finit par acquérir une dimension cosmique. La blessure d'un chien à la chasse prend autant de relief que la mort d'un enfant ou un projet de mariage, tous également objets de commentaires attentifs et d'interprétations circonstanciées. La routine des travaux quotidiens étant immuable tout au long de l'année, c'est à la succession des thèmes de conversation que l'on sent passer le temps, comme s'effeuille peu à peu une lente chronique de faits divers (p-85) ».*

Le choix d'une écriture à la première personne du singulier, et la volonté de nous faire partager jusqu'à ses scènes de ménages avec sa compagne, renforce la complicité et l'intimité qu'il entretient avec le lecteur. Nous sommes dans une anthropologie du vivant, du vécu et du vrai. Pourtant, un problème se pose : est-il vraiment possible de choisir cette méthode d'investigation qu'est l'observation participante et faire un travail de qualité ?

Nous pouvons répondre sans hésitation que Descola y parvient grâce à une compréhension très fine de cette dernière : il crée un système d'échange pour les objets qu'il possède, qui doivent coûter aux indiens s'ils veulent se les approprier. L'échange n'est jamais disproportionné. Même si cette population est très pauvre, il parvient à transformer une relation d'assistanat en s'inscrivant dans le système d'échange de biens de la tribu.

Nous sommes dans un rapport d'homme à homme.

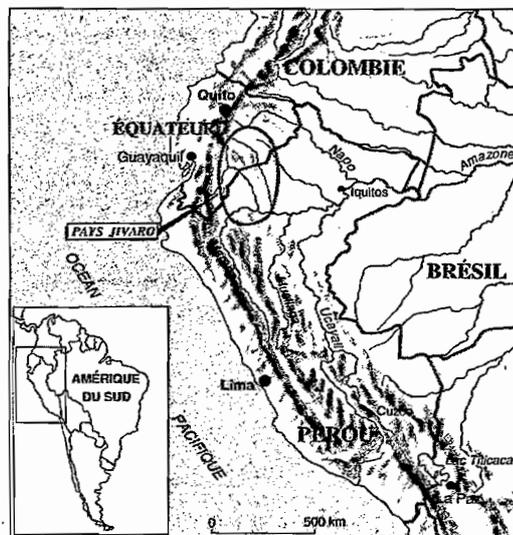
En restant aussi longtemps sur un terrain, il est presque impossible de ne pas participer à un réseau d'alliances : ici, il n'y a pas la possibilité d'acheter sa nourriture, on ne peut pas non plus la troquer contre autre chose.

Descola rebondit et s'insère intelligemment dans un rapport de parenté avec son ami Wajari : être amik, c'est instaurer une filiation par l'esprit, et pouvoir ainsi bénéficier des règles universelles de l'hospitalité. En échange, lors de ses trocs avec Wajari, l'auteur reverse un peu plus que la normale à son ami.

Il s'agit de s'immerger dans l'observation participante, au risque de ne plus être soi-même, mais en restant toutefois parfaitement synchronisé avec cette société de l'instant. C'est en vivant au cœur de la population que l'on arrive à se poser certaines questions. Dans le cas présent, il problématise la violence dont sont victime les femmes, cherche à comprendre le sens de ces pratiques guerrières qu'il aurait pu ne pas vraiment percevoir s'il n'avait fait qu'observer.

Evidemment, il est quelque peu manipulé par ses hôtes, mais finalement nous le sommes tous à différents degrés dans nos sociétés respectives. Nous sommes tous impliqués dans un réseau de relations où nous devenons autre, dans nos rapports avec autrui. Cela ne fausse pas vraiment une juste compréhension des choses, à partir du moment où l'on en prend conscience.

Et c'est même en définitive une des conditions de l'humanité : nous construisons notre identité et ses multiples facettes en étroite relation avec le milieu culturel dans lequel nous évoluons.



1. Le pays jivaro situé dans l'Amérique du Sud.
(Les lances du crépuscule, page 8)

Bibliographie

- Bonte et Izard, Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie, Quadrige/PUF, Paris 2000,
- Clercq Lucien-Laurent, « *Dies Irae : Des constructions de l' intolérable et du contrôle de la violence chez les*

- peuples indigènes* », Research Journal of Graduate Students of Letters, vol.10, Hokkaido University Graduate School of Letters, 2010,
- Clercq Lucien-Laurent & Sakurai Norio, « 怒りの日—人類学と許しえぬもの » in 層・映像と表現, vol.3, 北海道大学大学院文学研究科 映像・表現文化論講座, 2010,
 - Descola Philippe, *La nature domestique*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l' Homme, 1994,
 - Descola Philippe, *Les idées de l' anthropologie*, Paris, Armand Collin, 1988,
 - Descola Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 2005,
 - Descola Philippe, *Diversité des natures, diversité des cultures*, Paris, Bayard, collection « Les petites conférences », 2010,
 - Descola Philippe, *La Fabrique des images. Visions du monde et formes de la représentation*, Paris, Somogy & musée du quai Branly, 2010,
 - Eliade Mircea, *Le sacré et le profane*, Gallimard, Folio essais, 1965,
 - Mauss Marcel, *Manuel d'ethnographie*, Petite bibliothèque Payot, 3^{ème} édition 1989,
 - Freud Sigmund, *Totem et Tabou*, Petite bibliothèque Payot, traduction revue et corrigée 1965.

-
- 1 Nijiamanch : bière de manioc, boisson onctueuse et légèrement alcoolisée dont la fermentation plus ou moins longue la transforme en boisson forte, spécialement réservée aux libations des grandes soirées.
 - 2 Chimpui : petit tabouret en bois sculpté.
 - 3 Tsunki : esprits de la rivière, créateurs et dépositaires des pouvoirs chamaniques.
 - 4 Wayus : espèce cultivée d'Ilex. Se boit au petit matin.
 - 5 Tsantsa : tête réduite d'un ennemi ; élément principal du rituel juunt namper (« la grande fête »).
 - 6 Ekent : partie féminine de la maison.
 - 7 Anent : incantation chantée, utilisée dans toutes les circonstances de la vie quotidienne et rituelle pour obtenir un résultat désirable ou se concilier les faveurs du destinataire.
 - 8 Roucou : bixa orellana, plante cultivée servant à faire une teinture rouge.
 - 9 Tunchi : ensorcellement ; qualifie tous les désordres organiques ou psychiques provoqués par les chamanes.
 - 10 Tsentsak : dars de sarbacane et « fléchettes » magiques des chamanes.
 - 11 Wakan : « âme » ; principe spirituel propre aux « personnes » et permettant la communication, l'entendement et l'intentionnalité ; faculté attribuée aux humains aussi bien qu'à des plantes, des animaux et des objets .
 - 12 natem : breuvage hallucinogène des chamanes, préparé à partir de la liane banisteriopsis.